Ami du Clergé du 6 février 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXI. *1er Dimanche de Carême :* La tentation au désert, 89.

Causeries sur la Messe. — IX. La collecte, 90.

Petits prônes sur les Commandements. — I. Les commandements de Dieu sont-ils toujours actuels ? 91.

Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — II. Thérèse Martin, 92.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — VI. Progrès de l'Eglise naissante, 96.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXI

1er Dimanche de Carême

LA TENTATION AU DÉSERT

Mes frères,

Si N.-S. avait voulu conquérir une royauté ordinaire, nul doute qu'il ne s'y fût pris comme procèdent d'ordinaire les grands d'ici-bas. Il eut fait annoncer son arrivée par une publicité tapageuse ; il se fut assuré l'appui des puissants, d'une cour de partisans; il eut surtout employé pour son avantage personnel toute la puissance qu'il possédait. Armé ainsi, il eut imposé sa loi et courbé sous son joug les volontés rebelles.

Vous savez s'il agit de telle façon ! Après avoir reçu le baptême de Jean, qui l'avait confondu avec la multitude des pêcheurs, il disparaît totalement ; il s'en va au désert, dans cette solitude qui s'étend sur la rive droite de la mer Morte et du Jourdain, solitude sinistre et désolée, sillonnée de ravins profonds, abandonnée des hommes mais peuplée par les bêtes.

Pendant 40 jours Jésus y vit solitaire. Il se prépare par une retraite à sa mission ; il prie ; il jeûne d'un jeûne rigoureux, effrayant, qui nous confond. S. Luc dit que pendant ces jours et ces nuits il ne mangea rien (Luc, IV, 2). Au sortir de cette longue oraison, il eut faim. L'humanité de Jésus qui avait paru suspendre ses droits et rester sourde aux réclamations de la nature retombe sous les lois de la vie. « Il eut faim ». C'est le moment que choisit le démon pour le tenter. Suivons Jésus dans ces diverses épreuves, symbole des nôtres, et tirons-en la leçon pratique qui doit diriger notre conduite dans ces diverses circonstances.

I. — *Tentation de sensualité*

Remarquons d'abord que c'est l'Esprit qui le conduit au désert, pour y être tenté. En descendant visiblement sur le Sauveur, à son baptême ; en lui donnant l'investiture de l'apostolat public, le Saint-Esprit se charge en quelque sorte de diriger l'Homme-Dieu. Plaise au ciel que nos tentations à nous n'aient été provoquées que par une permission divine, qu'elles ne soient pas le résultat de nos imprudences, de nos témérités, qui les rendent immédiatement plus dangereuses et nous prédisposent à la chute.

Plaise au ciel aussi que la façon dont le Sauveur obéit à cette inspiration de recueillement, à cette heure, à la veille de tel apostolat nous rappelle également qu'avant de nous engager dans des œuvres extérieures nous avons besoin de nous retremper dans le recueillement et la prière, car c'est de l'intensité de notre vie intérieure que dépendent souvent le mérite, la bénédiction, la fécondité de nos entreprises extérieures.

La tentation commence. Suggestion purement extérieure, car Jésus n'avait pas comme nous ce fonds mauvais, l'attrait, l'appétit du mal que surexcite la moindre provocation du dehors. Raison, pour nous, de nous surveiller. Le faisons-nous toujours ?

Suggestion qui paraît si simple, si légitime aussi. Il a faim. Où serait le mal, si, étant donné qu'il soit le Fils de Dieu — ce que le démon ne sait pas, mais ce dont il serait bien aise d'avoir la certitude — il faisait un miracle et changeait les pierres en pain. « Quand on a la puissance dont tu disposes, semble-t-il lui dire, c'est bien le moins que l'on s'en serve ! » Mais c'est précisément en cela que consisterait le désordre : mettre sa puissance au service de son estomac, faire de la chair non plus la servante de l'esprit, mais celui-ci esclave de la chair ; et agir ainsi pour une satisfaction personnelle.

Nous connaissons cela, nous aussi. Que de fois le démon nous a tenu le même langage : « Tu n'en peux plus de mortification, d'obéissance, de sacrifice. Repose-toi donc. Cette intelligence, cette volonté, ces facultés supérieures qui t'ont été données pour servir Dieu ont rempli leur tâche ; laisse-les se reposer, se détendre, donne-toi du bon temps, relâche ton obéissance, supprime tes sacrifices, ou même, — pour certains, — apaise tes passions en leur cédant. Une fois ne sera point coutume et tu reprendras avec plus d'ardeur ta vie mortifiée quand tu auras satisfait tes instincts en leur concédant quelque répit. » — Vous savez comment N.-S. répond : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » C'est vrai. Il y a une autre nourriture qui lui est autrement indispensable, encore que beaucoup ne s'en aperçoivent pas ; c'est la nourriture spirituelle, la vie intérieure, qui permet d'entendre toute parole sortie de la bouche de Dieu.

II. — *Tentation d'orgueil et de présomption*

La tentation grossière des sens n'a rien donné. Essayons-en une autre. Le démon transporte Jésus à Jérusalem, sur le pinacle du Temple, c.-à-d. sur le faîte d'une des galeries extérieures qui dominait toute la vallée de Josaphat. Situation effroyable, car cette galerie descendait à pic dans le ravin. Il fallait, dit l'historien Josèphe, avoir la tête solide pour se pencher sans vertige au-dessus du gouffre. C'est de là que plus tard les Juifs précipitèrent S. Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem. Alors, quoi ? Eh bien ! s'il est le Fils de Dieu, qu'il se précipite en bas. Le voir descendre ainsi, sans mal ni douleur, soutenu par la main des anges, quel prestige cela lui donnerait aux yeux de tous ! Oui ; mais quelle imprudence aussi et quelle présomption. Demander à Dieu de le tirer d'embarras, alors qu'il se serait lui-même exposé ? — Et puis à quoi rimerait un miracle de cette sorte ? Etonner le monde ? Mais il aura d'autre façon de s'imposer à lui, quand les miracles seront des bienfaits, non des excentricités.

Hélas ! que de fois nous agissons ainsi que le dé-

mon le suggère à Jésus. Que de fois nous nous engageons à l'étourdie, dans des situations dangereuses ! Que de fois nous jouons avec le feu ! Que de démarches imprudentes, de visites répétées et dangereuses ! Mauvaises compagnies, mauvaises lectures, mauvaises revues, mauvais journaux, mauvais spectacles !

Et que d'excuses non moins imprudentes ! Cela ne me fera rien ! Je suis capable de supporter cette épreuve ; j'en ai vu d'autres. Et puis la grâce divine me soutiendra et me pardonnera.

A la faveur de pareils subterfuges, on cède, quand on aurait dû adopter la tactique du Maître : « Tu ne tenteras pas le Seigneur », et s'en aller.

III. — *Tentation d'ambition*

Nouvelle tentative. Le démon ne désarme jamais. Jésus le domine. Soit. Puisqu'il n'a pu être vaincu ni par la sensualité, ni par le vulgaire orgueil, peut-être sera-t-il sensible à la faiblesse des grandes âmes, l'ambition ! l'exaltation de la personnalité ! Et cela évidemment dans un bon but, pour s'imposer et imposer aux autres la loi du bien ! Il essaie, et dans quelles conditions enfantines. Faisant passer devant les yeux de l'Homme-Dieu, d'un geste qui embrassait tout l'horizon, les grandeurs humaines : « Je te donnerai tout cela, si te prosternant tu m'adores ». Il pouvait, hélas ! le promettre, car en effet depuis des siècles il était adoré par tous les peuples du monde. Depuis le jour où, trompant Adam il avait brisé le plan de la Création, que de ruines d'âmes par une adoration de Satan ! S'il pouvait aujourd'hui faire échouer le plan de la Rédemption, abattre le Rédempteur avant qu'il ait racheté le monde !

C'est toujours son grand rêve et nous ne le voyons pas ! Renie ta foi, renie ton devoir et je te ferai riche et puissant, secoue tes scrupules, fais comme tout le monde, adore-moi ! En retour tu auras la vie heureuse et libre. Et nous, nous laissons dire, alors que le Sauveur nous a donné la leçon, la seule qui vaille. Devant une telle audace il n'y a que la résistance indignée, le congé brutal qui convient.

* *

Quelle conclusion tirerons-nous de cette scène ?

D'abord que la tentation en soi n'est pas un mal. Sans quoi N.-S. ne l'eut jamais acceptée pour lui.

D'autre part elle est inévitable, car nous portons en nous des dispositions au mal. Elles naissent avec nous et mourront de même. Adam avait reçu de quoi nous faire vivre dans la vertu. Cette fortune primitive, suffisante pour doter toute l'humanité, a sombré avec l'innocence de celui qui en avait reçu le dépôt. C'est sa faute ; il était prévenu. Mais il ne pouvait plus nous donner ce dont il s'était dépouillé; et nous recevons la misère morale en partage, par le seul fait que nous naissons de lui.

Préparons-nous donc à la lutte ; d'autant que nous avons à côté de nous un adversaire qui profite habilement de notre faiblesse. Il doutait de la divinité du Maître ; il ne peut douter de la misère de nos âmes. Alors prenons nos précautions, soyons vigilants et confiants. Le Sauveur, en acceptant la tentation, a voulu nous mériter la grâce nécessaire aux rudes labeurs de la prière, de la pénitence et de la lutte. Cette grâce est à notre disposition, demandons-la, profitons-en.

Alors soyons fiers de connaître la tentation. Elle seule donne la mesure de notre vaillance. Nous pouvons bien répéter à Dieu que nous sommes à lui pour toujours. Qui le lui prouvera sinon l'heure où nous aurons, sacrifiant tout ce que nous aimons, s'il le faut, montré à Dieu que nos paroles étaient sincères. Alors qu'elle vienne, partout où elle voudra, dans nos heures de détresse ou dans nos jours de ferveur, dans nos réjouissances ou nos réflexions solitaires, qu'importe ? C'est toujours l'heure de Dieu et ce sera toujours notre heure, puisque nous pourrons ainsi montrer à Dieu notre fidélité et notre amour. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

IX

LA COLLECTE

Mes frères,

Le *Gloria* terminé, *le prêtre baise l'autel*. Nous connaissons déjà la signification de ce rite. L'autel représente le Christ et c'est du Christ que vient toute la grâce de la Rédemption. Par ce baiser, le prêtre reçoit donc du Christ toute la force de la grâce.

Il se tourne vers le peuple et, les mains étendues, il dit : « *Dominus vobiscum ;* Que le Seigneur soit avec vous », c'est-à-dire : à cette grâce que, moi le célébrant, j'ai recueilli de l'autel, je veux faire participer toute la communauté paroissiale rassemblée ici. Cette formule de salut nous vient de l'Ancien Testament. Lorsqu'au livre de Ruth, Booz vient dans le champ trouver les moissonneurs, il les salue en disant : « Que le Seigneur soit avec vous ». Semblablement, lorsque l'archange Gabriel vient trouver la Vierge Marie, il lui dit : « Salut, pleine de grâces, le Seigneur est avec toi ». Du judaïsme, ce salut passa chez les premiers chrétiens et, employé dans l'Eglise, il acquit un sens plus profond encore. C'est le souhait de l'Eglise que le Christ soit avec nous et demeure en nous par la vie divine reçue à notre baptême ; que nous soyons toujours davantage des fils de Dieu, bras ouverts puis refermés, des porteurs de Dieu (geste d'invitation à la participation au rassemblement de tous dans le prêtre unique).

Et les fidèles de répondre « *Et cum spiritu tuo* », tournure hébraïque qui signifie « et avec toi ». C'est donc exactement la réponse au salut « Que le Seigneur soit avec toi ». La politesse exige que nous répondions tous, à haute voix, à la salutation du prêtre. Au cours du sacrifice de la messe, le célébrant renouvellera sa salutation huit fois et chaque fois, ce sera à un moment très important, comme pour attirer notre attention sur ce qui va suivre et sur la part active que nous devons prendre à la célébration de la messe. Il veut assurer une communication plus intime entre lui et les assistants; « Chrétiens, semble-t-il nous dire, faites bien attention maintenant, ce qui suit est important pour vous ».

De fait, dans le cas présent, il s'agit de l'*oraison* appelée *collecte* qui doit être, non pas la prière privée du prêtre, mais la prière de toute l'assemblée.

I. — *Pourquoi ce nom de collecte ?*

Alors, le prêtre se dirige du côté de l'Epître, étend les mains en se tournant vers la croix de l'autel, et dit ou chante *Oremus*, prions. C'est l'officiant, m. f., qui prend l'initiative de la prière, mais pour aussi-

tôt inviter l'assemblée à se joindre à lui. La collecte, remarquons-le bien, m. f., sera la prière commune, la prière de l'assemblée. Le prêtre va prier pour la communauté et en son nom. Voilà pourquoi, comme toutes les prières essentielles de la messe, la collecte est rédigée au pluriel. « Notre prière est publique et collective, disait S. Cyprien, et quand nous prions, nous prions, non pour un seul, mais pour tout le peuple, puisque tout le peuple que nous sommes ne fait qu'un ». Ne pas nous isoler, ne pas réciter de prière particulière, faire notre collecte lue dans notre livre ou écoutée.

Puis, les mains toujours étendues, le célébrant récite ou chante cette oraison appelée *Collecte* qui réclame quelques explications détaillées.

Cette oraison est appelée ainsi parce que, dans les premiers siècles, elle était la prière qui avait lieu dans l'église de la collecte ou réunion. Vous connaissez l'usage des chrétiens de se réunir dans une église — église de la collecte — et de là, tout en récitant des litanies, se rendre en procession à l'église où allait se célébrer la messe et que l'on appelait l'église de la station. Dans l'église de la collecte ou de la réunion, on récitait la prière de la communauté réunie. Lorsque, plus tard, la procession fut supprimée, on transféra cette prière à l'église même de la célébration et on la plaça au début de la messe. Vous voyez comment notre collecte est une prière très ancienne et très vénérable.

II. — *Nature de cette oraison*

Au début, les collectes furent improvisées par l'officiant comme toutes les prières du service eucharistique. Mais bientôt la nécessité se fit sentir de limiter la facilité des improvisateurs, et de donner à la prière publique une forme correcte. On fut donc amené à rédiger les collectes qui, exception faite pour celles du Sanctoral, furent presque toutes composées entre le v^e^ et le vii^e^ siècle. Elles sont toutes construites sur le même plan. Elles débutent par une *invocation* à Dieu (car elles sont adressées au Père comme toute la messe). L'invocation est suivie d'un *développement louangeur* ou, si vous aimez mieux, d'un motif qui autorise notre confiance dans l'exaucement de notre prière. Vient ensuite la demande proprement dite et la *conclusion* qui, invariablement, appuie notre requête sur l'intercession de l'unique Médiateur, Jésus-Christ Notre-Seigneur, et rend hommage à l'indivisible Trinité.

Les oraisons du missel sont, pour la plupart, de petites merveilles de concision et d'élégance. Elles renferment, dans leurs formules précises dont le relief fait songer à d'antiques médailles, la plus pure doctrine théologique ; mais, en même temps, elles respirent une foi vive, une ferme confiance, une ardente charité. Elles s'intéressent à tous les besoins de la grande famille chrétienne. Rien n'y est dit que chacun ne puisse s'approprier. Aimons à les dire avec le prêtre, à nous en servir même ensuite dans notre action de grâces car elles nous conviennent à tous, encore une fois, quel que soit l'état de notre âme.

Lorsque le prêtre dit l'oraison, il étend les bras : c'est l'attitude ancienne de la prière, la position des orants. Ainsi priaient les premiers chrétiens alors que nous, nous prions les mains jointes. Les deux attitudes sont l'expression de la piété antique et de la piété moderne. Les mains jointes signifient le recueillement, l'effort, l'application de l'homme aux choses de Dieu (part de l'homme dans la piété). Les mains ouvertes et étendues expriment notre empressement à ouvrir notre cœur à la grâce, l'assurance que tout vient de Dieu (part de Dieu dans la piété).

Le nombre des oraisons peut varier de un à trois et même plus, chaque fête a son oraison propre. Si l'on célèbre le même jour plusieurs fêtes, il y a autant d'oraisons que de fêtes. De plus, l'évêque peut ordonner une oraison pour obtenir de Dieu telle grâce particulière. Il y aura dans la messe autant de Secrètes et de Postcommunions qu'il y aura de Collectes.

* *

A la fin de la collecte, le peuple répond « *Amen* ». Cette expression hébraïque se traduit par « Ainsi soit-il », c'est-à-dire : que s'accomplisse la prière ! Par ce mot, l'assemblée approuve la prière et déclare s'associer au prêtre. Et c'est ainsi que le *Dominus vobiscum*, l'*Oremus* et l'*Amen* unissent le prêtre à l'assemblée des fidèles et font de la collecte une prière commune. S. Augustin enseignait déjà jadis à son peuple à bien le répondre. « Votre *amen*, m. f., leur disait-il, c'est votre signature, votre approbation, votre consentement », et S. Jérôme nous rapporte que les fidèles de Rome prononçaient *Amen* à si haute voix et en si grand nombre qu'on aurait cru entendre le roulement du tonnerre. Je ne saurais trop vous encourager à reprendre cette acclamation si traditionnelle dans l'église. C'est votre droit le plus sacré, celui que vous tenez de votre baptême et de votre participation au sacerdoce du Christ d'offrir le sacrifice de la messe avec le prêtre. Et quelle puissante affirmation d'unité que cet *Amen* proféré à haute voix et avec ensemble par toute la communauté paroissiale unie de cœur et d'âme à la prière du pasteur !

Vous répondrez ainsi. Le célébrant a été votre porte-voix, en répondant vous marquerez comme du sceau de votre signature cette pétition adressée par l'Eglise et par Jésus à Dieu en votre faveur. *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

I

LES COMMANDEMENTS DE DIEU SONT-ILS TOUJOURS ACTUELS ?

Mes frères,

Connaître l'obligation d'aimer Dieu et le prochain ne suffit pas ; savoir en quoi consiste spécialement cet amour, ce qu'il prescrit, ce qu'il défend, est plus nécessaire. Cela, les commandements nous l'apprennent. Ces commandements, Dieu, en créant l'homme, les lui avait gravés dans le cœur ; plus tard, il les formula lui-même sur le mont Sinaï et les remit à Moïse ; Jésus-Christ les ratifia et les perfectionna. Le nombre de ces commandements leur a fait donner le nom de « Décalogue » ; ce mot signifie : les dix paroles ou les dix préceptes. Parce qu'ils furent écrits par Dieu sur deux tables de pierre, on les appelle aussi « Tables de la loi ». Ces préceptes sont l'abrégé de ce que nous avons à remplir, comme le Symbole est l'abrégé des vérités que nous devons croire. Ils renferment tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Mais ces commandements sont-ils vraiment adaptés à la vie moderne ? Est-il possible de s'en servir pour régler notre vie si complexe, si épuisante ? Sont-ils

toujours actuels ? Je réponds : Oui ; de leur observation dépend et notre bonheur temporel, et notre bonheur éternel.

I. — *Notre bonheur temporel*

Qu'est-ce qui fait le bonheur ici-bas ? Ce ne sont ni les biens, ni les hommes, ni les plaisirs. L'homme peut posséder des terres, se griser de culture scientifique, voyager, se récréer dans les théâtres, les cinémas, les sports... au fort même des délices, le bonheur s'éteint. « Car à peine obtenu, ce bonheur si ardemment, si uniquement désiré, effraye l'âme de son insuffisance ; en vain, elle se fatigue à y chercher ce qu'elle y avait rêvé ; cette recherche même le flétrit et le décolore ; ce qu'il paraissait, il n'est point ; ce qu'il promettait, il ne le tient pas. » (Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 402).

Ce qui fait le bonheur c'est la paix de l'âme, la tranquillité d'une conscience honnête et pure ; cette paix, cette tranquillité, vous ne l'éprouverez que par l'observation des commandements ; ou l'homme respectera les lois divines et sera heureux, ou bien, par son mépris ou son indifférence, il renoncera à la possibilité d'une vie saine et paisible. C'est pourquoi, les dix courts préceptes, très anciens sans doute, s'adressent aux hommes de tous les temps. Leur vie d'aujourd'hui si agitée changerait si chacun prenait soudain, le même jour, cette résolution : dès demain, le Décalogue sera la règle de ma vie.

Et voici ce qui se passerait. Le jour se montre : chacun prie, c'est la pratique des commandements qui commence. On se hâte au travail : les agriculteurs, les ouvriers vaquent à leurs occupations ; les employés sont à leur bureau et traitent, pleins de bienveillance, les diverses affaires qui leur sont soumises... ; au marché, le miel ne contient pas de sirop de sucre, les saucisses n'ont pas de fécule de pommes de terre ; inutile de compter la monnaie qu'on vous rend, inutile de marchander puisqu'on ne doit pas tromper ; le boucher, le charcutier, le marchand sont certains que personne n'a fait boire le bétail pour en augmenter le poids... Cet après-midi il y a un meeting : ce ne sont plus des réclamations outrancières ; on expose des revendications légitimes. Je pourrais continuer à vous décrire ce jour heureux où la loi divine est à l'honneur. Quel paradis terrestre ce pourrait être !

Imagination, direz-vous ! Non ; ce n'est pas de l'imagination ; c'est la volonté formelle de Dieu que nous observions les dix commandements pour nous assurer le bonheur dès ici-bas. Certes, la vie terrestre n'est pas la félicité du ciel. La souffrance, les maladies, la mort sont notre apanage ; toutefois, la pratique des lois divines nous épargnerait de multiples souffrances ; la vie redeviendrait supportable. Content de son sort chacun serait heureux. Car Jésus-Christ n'est pas venu simplement pour le rachat de nos âmes ; en plus, il nous a laissé des lois morales et sociales pour diriger notre vie.

II. — *Notre bonheur éternel*

Si nous voulons obtenir le bonheur éternel, la pratique du Décalogue est l'unique chemin pour nous y conduire. D'ailleurs, Notre-Seigneur n'a pas laissé dans notre esprit, même l'ombre d'un doute. A un docteur de la loi l'interrogeant sur les moyens de se sauver : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements », lui déclare-t-il. Voici plus clair encore. Un jeune homme aborde le Sauveur : « Bon Maître, que faut-il que je fasse pour arriver à la vie éternelle ? » Jésus lui répond : « Voulez-vous avoir la vie éternelle ? observez les commandements » (Luc, XVIII, 18). — Quels commandements ? — Et le Sauveur lui énumère les préceptes du Décalogue. Dès lors, qui oserait soutenir que les obligations des lois divines ne sont pas toujours aussi impérieuses ? qu'elles sont périmées ? M. f., elles n'ont rien perdu de leur force ! Des milliers et des milliers de siècles pourront passer, l'homme pourra réaliser de nouvelles inventions, de nouveaux progrès plus étonnants encore, ces lois supérieures à tout progrès humain ne seront jamais susceptibles d'aucun amoindrissement, d'aucune abrogation.

C'est que le Décalogue concerne plus que les vieilles générations. Qu'on ne puisse ni mentir, ni voler, ni tromper, ni tuer... c'est là une des lois fondamentales de la civilisation de tous les temps. Si les astres parcourant l'espace déviaient tant soit peu de la voie que Dieu leur a tracée, vous savez quelle en serait la conséquence : un choc épouvantable anéantissant l'univers. Pareil cataclysme n'est pas à redouter car les corps célestes, sans volonté, sont incapables de dévier de leur route. Mais l'homme, doué d'une volonté libre, a ce triste privilège : pouvoir s'écarter de la voie que Dieu lui a tracée pour sa vie morale. Il peut s'en écarter, au prix, cela va sans dire, de suites redoutables : alors, c'est le devoir sacrifié à l'intérêt, la vie future à la vie présente, la charité à l'égoïsme, la justice à la cupidité, le bien au mal, les liens du sang à une pière de monnaie ! Hélas ! de nos jours, c'est l'histoire de beaucoup... ; des milliers d'exemples en crèvent les yeux.

* *

En bref, tous nous sommes obligés de pratiquer les commandements de Dieu ; les savants comme les ignorants, les grands comme les petits, les riches comme les pauvres. Ils ne sont pas périmés ; ils répondent à nos besoins ; ils sont toujours actuels. Et nous devons les pratiquer tous : « Celui qui en viole un les viole tous » (Jac., II). Nous y sommes tenus dès que notre raison s'éveille. Dès lors, m. f., connaissez les commandements ; récitez-les à votre prière ; appliquez-vous à les comprendre. Pères et mères, il est de première importance que vous initiez vos enfants à ces lois divines, pour les préserver des mauvaises habitudes... Pour notre vie totale ces dix préceptes valent plus que les institutions civiles les mieux ordonnées. Que par l'acceptation généreuse de ces lois nous méritions de réaliser une existence plus paisible, plus heureuse, plus en rapport avec notre dignité de chrétien. Que par l'acceptation généreuse de ces lois nous méritions de posséder la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

II

THÉRÈSE MARTIN

La naissance de la « petite Thérèse » fut l'un des plus beaux sourires que le ciel ait jamais fait à la terre. Et ce fut un jour d'hiver, le 2 janvier 1873, qui le vit éclore.

C'était à Alençon et dans la rue Saint-Blaise, au sein d'une famille idéale où fleurissait à l'envi toutes

les vertus chrétiennes. Le père, M. Martin, homme de grande foi et de grande charité, ne voulait pas d'autres règles de conduite dans sa vie de famille et dans ses relations sociales que la fidélité aux lois de Dieu et de l'Eglise. La mère, vaillante chrétienne, toute donnée à son devoir d'état et à la pratique des vertus domestiques, était d'une trempe d'âme remarquable.

Du premier, Thérèse pourra dire plus tard : « Je n'avais qu'à regarder prier mon père pour savoir comment prient les saints. »

Et de la seconde :

> Son regard profond semblait dire :
> L'Eternité me ravit et m'attire.
> Je veux aller dans le Ciel bleu
> Voir Dieu.

Ce fut à ce foyer, pieux entre tous, que Dieu confia son trésor. Pour le sertir dans un plus riche écrin, il l'avait fait précéder de huit petits frères et sœurs, dont quatre n'avaient fait que passer en ce monde, juste le temps d'y sourire à leurs parents et s'étaient envolés bien vite vers la patrie des cieux. Quatre filles demeurées sur la terre devaient, par la suite, précéder ou suivre Thérèse dans la vie monastique. Tel avait été d'ailleurs, et toujours, le plus cher désir du père et de la mère qui avaient souhaité d'avoir beaucoup d'enfants pour les donner tous au Bon Dieu.

La petite Thérèse fut baptisée, deux jours après sa venue au monde, dans l'église Notre-Dame, toute proche de la maison natale. La nouvelle naissance qu'elle y reçut des mains de l'Eglise, en la faisant enfant de Dieu, déposa dans son âme le germe béni de cette vie divine, que tous ses efforts tendraient bientôt à développer toujours de plus en plus. Aussi est-ce du jour de son baptême que date la véritable histoire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'autre, son histoire humaine, servira simplement de cadre à la première. Mais ce cadre, le Seigneur l'a magnifiquement adapté au but qu'il se propose. Tout doit y contribuer à faire une très grande sainte de l'enfant qui vient de naître à la vie de la grâce ; et c'est pourquoi son existence humaine se déroulera dans un milieu si chrétien où tout lui parlera de Dieu et de son amour.

De cet amour de son Père des cieux elle trouve, dès que s'ouvrent ses yeux un premier et très suave reflet dans tous ces chers visages penchés sur son berceau et dans le souvenir, vingt-trois ans plus tard, lui fera dire : « Toute ma vie, le Seigneur s'est plu à m'entourer d'amour ; mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres. » Ainsi Dieu se servait des créatures pour se révéler, à son insu même, à son cœur d'enfant.

Cependant, le Seigneur ne se contentait pas de « l'entourer » d'amour. Il l'en emplissait, et déjà, il faisait sa mesure surabondante. « O mon Dieu, pourra-t-elle s'écrier un jour, dans sa reconnaissance, votre amour m'a prévenue dès mon enfance. Il a grandi avec moi, et maintenant il est devenu un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. » C'est, au vrai, l'histoire de cet amour et de son continuel accroissement que nous raconterons ici. Ce furent des jours ensoleillés que la petite Thérèse vécut pendant quatre ans. Tout, en elle et autour d'elle, chantait la joie de vivre. De ses bonheurs d'enfant, calmes comme un beau lac sans ride, sainte Thérèse a chanté la douceur dans les premières pages de son manuscrit.

Ce fut sur ce tranquille bonheur qu'une grande ombre, trop tôt, s'étendit. Thérèse avait quatre ans et huit mois quand elle perdit sa mère, le 28 août 1877. Madame Martin mourut comme elle avait vécu : dans des sentiments admirables de foi et de résignation.

« Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup pleuré, confiera plus tard sainte Thérèse. Je ne parlais à personne des sentiments profonds qui emplissaient mon cœur. Je regardais, j'écoutais en silence. Je voyais aussi des choses qu'on aurait voulu me cacher. » C'est ainsi qu'à un certain moment, elle se trouva seule en face du cercueil, placé debout dans le corridor. Longtemps, elle s'arrêta à le considérer. Jamais elle n'en avait vu ; elle comprit cependant. Et le cercueil, qu'elle ne pouvait voir en entier « sans lever bien haut la tête », lui parut « bien grand et triste ».

A partir de cette époque, son caractère jusque-là si heureux, se modifia complètement. Elle qui était si vive et si expansive, elle devint timide et sensible à l'excès. Un regard souvent suffisait à la faire fondre en larmes. Par le vide que la mort avait creusé dans son cœur, la croix venait de s'enfoncer, et elle s'y implantait pour toujours. « La croix m'a accompagnée dès le berceau, avouera-t-elle, presqu'à la veille de sa mort, à l'un de ses frères missionnaires. Mais, ajoutera-t-elle, cette croix, Jésus me l'a fait aimer avec passion. »

Aussi l'histoire de son amour sera-t-elle en même temps celle de ses souffrances. Mais elle aura sa manière à elle de souffrir comme elle aura sa manière bien personnelle d'aimer, et de même que son amour sera un amour d'enfant, de même c'est en enfant, faible et impuissante mais forte par sa confiance, de la force même de Dieu, qu'elle portera sa croix. Un jour viendra, où, de cette croix, elle cueillera dans la joie les fruits les plus amers. En attendant, et jusqu'à treize ans, elle n'en connaîtra que l'amertume. Il le fallait, pour sa sanctification d'abord et ensuite pour la consolation des âmes innombrables qui plus tard la suivraient dans sa « petite voie ».

Cependant la mort de la maman n'a pas seulement altéré le caractère de sa benjamine. Elle va entraîner pour la famille entière d'autres changements importants. M. Martin, qui se sent trop isolé à Alençon, a décidé de gagner Lisieux, où il aura pour l'aider dans l'éducation de ses cinq filles, le voisinage et le dévouement de M. et de Mme Guérin ; lui, le seul frère survivant, et elle la meilleure amie de la maman disparue.

Mais les hommes ne font qu'exécuter, le plus souvent à leur insu, les volontés de la Providence. En réalité, c'est Dieu lui-même, qui, de toute éternité, avait choisi Lisieux et son Carmel pour en faire la demeure à jamais glorieuse de l'une de ses plus grandes saintes.

Toutefois, la vieille cité normande ne soupçonna point la bonne fortune qui lui échoyait, lorsque, par une brumeuse journée de novembre 1877, les cinq orphelines y firent leur entrée. Elle ne se doutait certes pas que l'une de ces enfants — la plus jeune — porterait le nom de Lisieux jusqu'aux extrémités du monde et y attireront des foules innombrables.

* *

Ce fut aux *Buissonnets* que M. Martin s'établit avec ses filles. Il n'est pas un pèlerin de Lisieux

qui ne connaisse la charmante demeure, plus célèbre désormais que maints palais royaux.

La petite Thérèse y fut, peut-on dire, heureuse comme une reine. Et, de fait, elle était devenue par la grâce de son père et du consentement unanime de ses sœurs, la « petite reine » du foyer, celle que tout le monde choyait. « Partout ailleurs, elle se trouvait comme exilée ; elle pleurait, elle sentait qu'elle n'avait plus de mère. Là, au contraire, son cœur s'épanouissait et elle souriait à la vie. »

Elle nous a laissé dans l'*Histoire d'une âme* des descriptions charmantes de ce que fut la vie de famille aux *Buissonnets*. Le père commandait, mais c'était Dieu qui régnait. Tout y était inspiré par sa pensée et par son souvenir, et orienté vers lui : le travail, les délassements et surtout ces chères veillées du soir que sanctifiaient toujours une lecture spirituelle et la prière en famille.

Dans cette atmosphère toute surnaturelle, l'âme de la petite Thérèse n'avait pas de peine à trouver Dieu vers qui tout l'orientait : les exemples, les conversations, les traditions de famille, la fréquentation assidue de l'église.

Rien d'ailleurs ne lui était plus doux, car tout ce qui lui parlait de Dieu lui devenait de plus en plus cher. Et parce que son cœur d'enfant était d'une pureté sans tache, en elle se réalisait la Béatitude des cœurs purs : elle voyait Dieu partout. Elle le voyait dans les fleurs des champs dont la cueillette la ravissait, dans les éclairs et le tonnerre lorsque soudain ils éclataient au-dessus de sa tête. Elle le découvrait dans le chant des oiseaux et dans les bruissements de la nature qui à certaines heures « mélancolisaient doucement son âme. » Et, pour mieux le trouver, elle le cherchait dans la solitude de sa chambre où, les jours de congé, elle aimait, comme elle le raconte, à se cacher dans un petit espace vide qu'il lui était facile de fermer avec les rideaux de son lit. Elle le cherchait dans la personne des pauvres à qui elle était si heureuse de faire l'aumône. Elle le cherchait enfin au tabernacle, près duquel, tout enfant, elle aurait voulu vivre, pour y être comme « la petite fleur du Divin Prisonnier ». Et ce même Jésus, vers qui, encore simple bébé, elle courait un dimanche, sous une pluie battante, pour assister à la messe, maintenant qu'elle avait grandi, elle avait faim de lui. De tout son cœur déjà brûlant d'amour, elle aspirait à le recevoir... Et la pensée lui venait parfois de se faufiler entre ses sœurs, jusqu'à la sainte Table, pour le recevoir, malgré qu'elle n'eût pas l'âge, ou encore de courir après l'Evêque de Bayeux qui passait dans la rue, pour lui demander la faveur de communier plus tôt.

Mais tout cela, qui dénotait un travail si profond de la grâce, dans son âme d'enfant, elle le faisait en toute simplicité, uniquement guidée par son amour et par sa confiance dans le bon Dieu qui ne cessait de grandir.

La première fois qu'elle vit la mer, à l'âge de huit ans, étant allée un soir, « à l'heure où le soleil couchant semble se baigner dans l'immensité des flots », s'asseoir avec sa chère Pauline sur un rocher désert, longtemps elle contempla ce sillon d'or que sa sœur lui disait être « l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. » « Alors, dit-elle, je me représentai mon cœur au milieu du sillon comme une petite barque légère, à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner du regard de Jésus afin qu'il pût voguer en paix et rapidement vers le rivage des cieux ».

Le trait est à noter. Quoique minime en soi, il est vraiment révélateur de l'âme de l'enfant. Plus tard, sur « la gracieuse voile blanche » elle écrira ces mots qui résumeront sa vie et seront sa devise : « *Vivre d'amour.* » Mais déjà ils sont bien gravés dans son cœur. La grâce les y burinera au jour le jour, toujours plus profondément. Quant à l'abandon, qui sera toujours son unique boussole, c'est bien lui qui, dès maintenant, la guide, cependant que la confiance, une confiance d'enfant toujours grandissante, gonfle et pousse sa voile.

Et nous voilà déjà en pleine *voie d'enfance*. Rien n'y manque et non pas même la simplicité du regard désormais et pour toujours fixé sur le but à atteindre, lequel n'est autre que « le rivage des cieux ». Thérèse vit sa petite doctrine avant de l'enseigner.

Cependant le long de sa route, elle devait traverser plus d'un orage et connaître bien des épreuves. Il y eut les déceptions qu'elle trouva, au pensionnat, dans ses premières amitiés d'enfant. — Il y eut, beaucoup plus pénible, l'entrée au Carmel de sa Pauline tant aimée, cette sœur chérie entre toutes et que dans un grand élan spontané de son cœur, elle avait, à la mort de sa maman, choisie pour sa « *petite mère* ». — Il y eut, plus douloureuse encore et plus bouleversante, cette maladie étrange dont elle souffrit à l'âge de dix ans et qui pendant de longs mois parut l'acheminer inexorablement vers la tombe, sans qu'aucun secours humain fût capable, à ce qu'il semblait, de la disputer à la mort.

On sait comment l'épreuve prit fin et grâce à quelle intervention miraculeuse de la T. S. Vierge. A l'heure où tout semblait irrémédiablement perdu, l'excès de leur douleur avait jeté à genoux aux pieds de son lit, Marie, sa sœur aînée et chère marraine, avec ses cadettes, Léonie et Céline ; et un grand cri de détresse s'était élevé soudain de leurs cœurs angoissés. La réponse ne se fit pas attendre : « Tout-à-coup, la statue s'anima. La Vierge Marie devint belle, si belle, dira plus tard sainte Thérèse, que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre sa beauté divine ! Son image respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable. Mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut *son ravissant sourire.* Alors, toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement. »

Thérèse était guérie. Un sourire de la Reine du Ciel avait en un instant accompli le prodige. Du même coup, l'amour de la Vierge bénie, déjà si vivant dans mon cœur, venait de s'y fixer pour toujours à des profondeurs jusque-là inconnues. La « petite fleur » renaissait à la vie. « Un rayon lumineux de son doux soleil l'avait réchauffée et délivrée pour toujours de son cruel ennemi, le démon. » Car, c'était bien lui, qui, furieux à la pensée du tort que lui ferait un jour cette enfant, avait voulu lui faire tout le mal possible, et qui, ne pouvant lui ôter la vie, s'était vengé en la faisant tant souffrir.

* *

L'année suivante, Thérèse fit sa première communion dans la chapelle des Bénédictines. Elle y avait été admirablement préparée par ses sœurs aînées.

Ce que fut sa première rencontre avec Jésus, elle a essayé de le dire. « Ce fut une *fusion*. Nous n'étions plus deux ; Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul. Il était le Maître, le Roi. Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur : elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la force divine. Et voici que sa joie devint si grande, si profonde, qu'elle ne put la contenir. Bientôt, des larmes délicieuses l'inondèrent. »

De plus en plus, la « petite voie » se dessine et se précise. Cette âme d'enfant qui se voit si faible et si fragile qu'elle sent à l'aigu le besoin de s'unir à la Force divine, qu'est-ce donc sinon l'âme du tout petit, qui, craintif, va abriter sa faiblesse ou sa peur sur le sein maternel ?

Mais l'amour aussi est là, au premier plan. C'est lui qui entraîne l'âme et la précipite avec une confiance illimitée dans les bras du Tout-Puissant, lequel est aussi l'infiniment Aimant. C'est lui qui dicte cet abandon et produit cette « fusion » dont la pensée domine tout ce récit. Et déjà l'abandon apparaît chez l'enfant de 11 ans tel qu'il sera plus tard chez la Carmélite devenue l'épouse de Jésus, comme « le doux fruit de l'amour » (S. Augustin).

Cette première visite de Jésus a allumé au cœur de la fillette une soif de Dieu que seule pourrait apaiser une communion quotidienne. Hélas ! à cette époque, on vit encore sous l'influence janséniste. Et Thérèse souffre de trouver le temps si long d'une communion à l'autre. Du moins veut-elle profiter de chacune de celles qu'elle a le bonheur de faire, pour y puiser un détachement plus complet des créatures et une union plus profonde avec celui qui est déjà son unique amour. Avec quelle ardeur elle lui demande, chaque fois qu'elle le reçoit, « de changer pour elle en amertume toutes les joies de la terre ! »

Mais parce qu'elle sent de plus en plus sa faiblesse, de plus en plus aussi elle éprouve le besoin de se revêtir de la force d'En-haut. Aussi, avec quel soin et quelle ferveur elle se prépare au sacrement de la Confirmation ! Ce qu'elle demande surtout à l'Esprit Saint, c'est la force de souffrir dont elle pressent qu'elle aura dans la suite un si grand besoin.

Pourtant, au milieu de toutes ces grâces, la lutte contre sa sensibilité vraiment excessive reste toujours pénible. Un rien la fait pleurer. Après quoi elle pleure d'avoir pleuré. Ce n'est pas que sa volonté fléchisse, mais elle n'arrive pas à prendre le dessus de son impressionnabilité, et l'enfant se demande « si les fleurs de ses bons désirs tomberont toujours sans donner de fruit. » Dieu le permet ainsi pour l'amener, par une expérience prolongée de sa faiblesse, à une plus grande et plus aveugle confiance en sa paternelle bonté.

Cependant, l'heure approche où il va enfin répondre à sa confiance. A la veille de ses quatorze ans, dans la nuit bénie de Noël, tout d'un coup, et comme en récompense d'un acte d'énergie qu'elle venait d'accomplir, la voilà soudain transformée. Voici comment elle nous a raconté cette grâce.

« En arrivant aux Buissonnets, après la messe de minuit, je savais trouver dans la cheminée, comme aux jours de ma petite enfance, mes souliers remplis de gâteries. Ce qui prouve que, jusque-là, j'étais traitée comme un petit bébé. Papa lui-même aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie lorsque je tirais chaque nouvelle surprise des souliers enchantés, et sa gaieté augmentait encore mon plaisir. Mais l'heure était venue où Jésus voulait me délivrer des défauts de l'enfance et m'en retirer les innocentes joies. Il permit que notre cher petit père, contre son habitude de me gâter en toutes circonstances, éprouvât cette fois de l'ennui. En montant dans ma chambre, je l'entendis prononcer ces paroles qui me percèrent le cœur : « Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine ; je l'espère, ce sera la dernière année. »

« Céline, connaissant ma sensibilité extrême, me dit tout bas : « Ne descends pas tout de suite, attends un peu : tu pleurerais trop en regardant les surprises devant papa. » *Mais Thérèse n'était plus la même... Jésus avait changé son cœur !*

Refoulant mes larmes, je descendis rapidement dans la salle à manger ; et comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers et tirai *joyeusement* tous les objets, ayant l'air heureuse comme une reine. Papa riait, il ne paraissait plus sur son visage aucune marque de contrariété et Céline se croyait au milieu d'un songe ! Heureusement c'était une douce réalité : la petite Thérèse venait de retrouver pour toujours sa force d'âme, autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi. »

Ainsi s'accomplit ce que sainte Thérèse se plut toujours à appeler : sa « conversion ». Et vraiment c'en fut une. Tous les détails en sont à noter et seraient à étudier de près, parce que tous sont révélateurs de l'âme de notre sainte ainsi que de l'action toute-puissante de la grâce en elle.

Combien elle aura raison de nous dire plus tard « qu'elle n'est qu'une toute petite âme qui n'a jamais rien pu faire toute seule », et encore « que c'est Jésus qui faisait tout en elle. Quant à elle, elle ne faisait rien que d'être petite et faible ». Cependant elle faisait autre chose qui était de correspondre à la grâce du moment.

Mais, comme dans tout ce récit, on voit bien, pris sur le vif, ce que fut cette petite âme, pétrie si l'on peut dire, de la même faiblesse que nous, sensible à l'excès et incapable par elle-même de surmonter son impressionnabilité.

Et Dieu la laisse ainsi, livrée à son impuissance pendant de longues années, et pour lui prouver que c'est bien lui et lui seul qui va la transformer, il choisit la nuit de sa naissance, le moment où Thérèse vient de le recevoir, et, *en un instant*, il change radicalement ses dispositions les plus intimes. Et l'on a l'impression qu'en cette nuit bénie, Jésus, l'Enfant d'une heure, renouvelle pour l'âme de Thérèse le prodige que la Sainte Vierge avait opéré naguère, dans ces mêmes Buissonnets, pour guérir son corps d'un mal réputé incurable.

Mais, qu'on ne s'y méprenne pas. Thérèse saisit la grâce à son passage et c'est sa promptitude à y correspondre qui la fait triompher. « *Refoulant mes larmes,* » dit-elle, et c'est sa première victoire.

« *Je descendis rapidement dans la salle à manger* ». Et c'est la seconde, d'autant plus magnifique que Thérèse est plus prompte à se vaincre.

« *Et comprimant les battements de mon cœur* ». Car il doit battre bien fort en effet, chez une fillette aussi sensible, « *je tirai joyeusement tous les objets, ayant l'air heureuse comme une petite reine.* » Et voilà bien la victoire complète et pas seulement complète, mais brillamment remportée et remportée par une âme d'enfant.

« Il faut combattre avec courage », dira-t-elle plus